

Une épave sauvée des eaux

Kateri Morin

Number 89, Summer 2001

Les héritages du fleuve

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15763ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morin, K. (2001). Une épave sauvée des eaux. *Continuité*, (89), 12–14.



UNE ÉPAVE SAUVÉE DES EAUX

Longtemps endormi sous sa couche de sable et de sédiments, le Elizabeth & Mary a mis au défi une équipe de plongeurs, d'archéologues et de restaurateurs. Après avoir subi pendant trois siècles les attaques des sels, des glaces et des courants, les artefacts, soudainement exposés, risquaient de subir les outrages de l'air.

par Kateri Morin

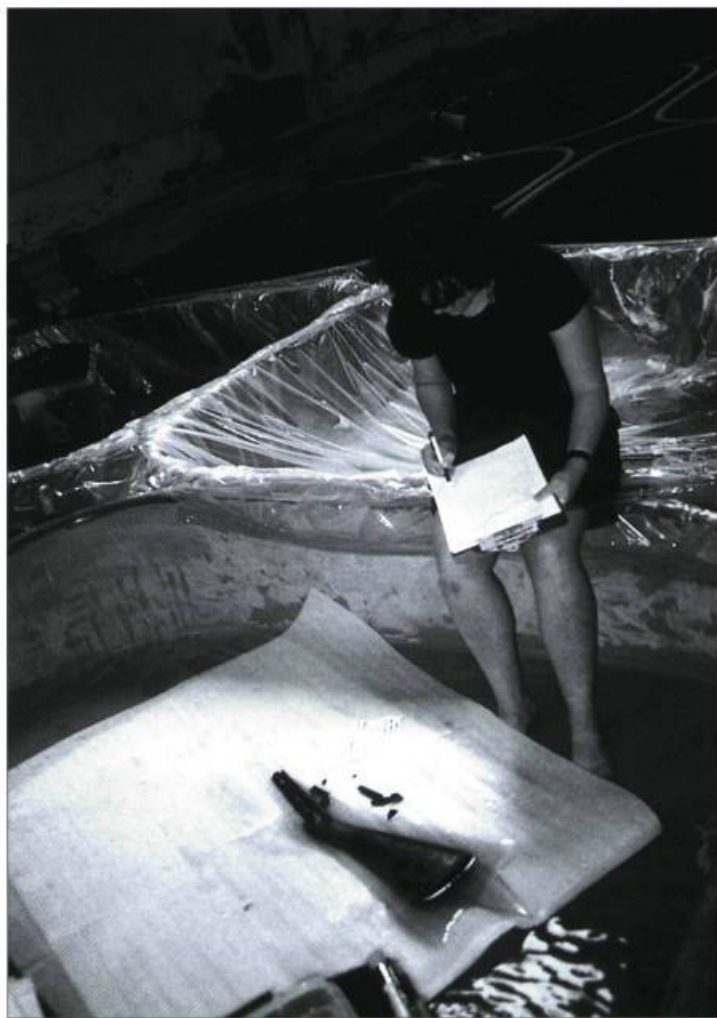
La documentation de terrain se fait dès l'arrivée de l'objet au laboratoire. Le travail de conservation consiste à examiner l'artefact pour obtenir trois types d'information : une description des altérations et un diagnostic d'état.

Photo : Yves Bellemare

Naufragé en 1690 sur les côtes du fleuve Saint-Laurent puis redécouvert presque accidentellement par un plongeur nord-côtier la veille de Noël 1994, le *Elizabeth & Mary* a fait l'objet de fouilles archéologiques d'un grand intérêt (voir *Continuité*, n° 75, p. 23). Et pour cause : l'épave avait tout ce temps gardé le souvenir de Phips rebroussant chemin après que Frontenac lui eut répondu, à Québec, par la « bouche de ses canons ». Aujourd'hui, le Centre de conservation du Québec collabore avec Parcs Canada et une équipe de plongeurs sportifs aux fouilles archéologiques entourant l'épave. Il est responsable de la conservation des artefacts.

LE DÉFI DE L'EAU

La conservation des objets archéologiques provenant de milieux marins s'avère plus difficile, plus longue et plus coûteuse que celle des artefacts provenant des sites terrestres. C'est que plusieurs



matériaux, qui se sont plutôt bien conservés dans l'eau, risquent de s'endommager, voire de s'anéantir, lorsqu'on les exhume et les porte hors de l'eau.

La stabilité des conditions environnementales détermine la survie de l'épave. S'il n'y a pas d'expositions aux glaces ou à l'air, de désensablages périodiques dus à des tempêtes, d'abrasion causée par les courants marins, les vestiges sont généralement

protégés sous la sédimentation naturelle ou une couverture de sable qui les isolent. Un équilibre chimique s'établit peu à peu et, lentement, les processus d'altération deviennent imperceptibles. Avec le temps, l'épave ne fait plus partie que de la mémoire des hommes. Un seul type de matériaux résiste à la stabilisation : les alliages ferreux. Même isolés à l'intérieur de concrétions formées par les sédiments, ces métaux

continuent de se corroder jusqu'à disparaître complètement. Tout au plus, la concrétion forme-t-elle une membrane semi-perméable qui ralentit la vitesse d'altération de l'objet (puisqu'elle limite l'apport de sels et d'oxygène). Les plongeurs sportifs qui n'ont pas été sensibilisés à la protection des sites submergés risquent de les perturber. Il suffit de prélever un artefact ou de briser des concrétions pour infliger des blessures à la gangue protectrice. Une petite lézarde peut accélérer la corrosion sous la concrétion, très loin du point de fissure. Évidemment, le même phénomène peut survenir lors de fouilles archéologiques et c'est pourquoi une équipe de conservation doit être sur place.

UNE INTERVENTION PLANIFIÉE

Une fouille comme celle du *Elizabeth & Mary* ne s'improvise pas. Il faut notamment prévoir la protection du site, constituer une équipe et aménager un espace de travail et d'accueil. Ainsi, le Groupe de préservation des vestiges subaquatiques de Manicouagan (GPVSM), un groupe de plongeurs sportifs, a collaboré au projet dès le début. Les plongeurs ainsi que d'autres gens de la Côte-Nord ont reçu une formation intensive en archéologie sous-marine et en conservation. Un laboratoire de terrain a été aménagé pour préparer les activités archéologiques et pour documenter les objets prélevés. C'est là que les archéologues ont consigné toutes les informations recueillies lors des plongées (croquis, catalogage des artefacts, données de contextes, photographies, vidéo sous-marine...), que l'équipe de conservation a

entrepris la documentation des objets, etc. C'est aussi dans ce lieu que le public a pu prendre connaissance de l'avancement des travaux et se sensibiliser à la protection de ce patrimoine.

Sous l'eau, les fouilleurs commencent par aspirer le sable pour lentement dégager les artefacts en prenant soin de ne pas évider les objets creux. Les sédiments sont conservés dans les bouteilles ou à l'intérieur des chaussures parce qu'ils offrent un support physique. Les artefacts les plus fragiles sont manipulés avec la motte de sable où ils reposaient et placés dans des boîtes rigides remplies d'eau pour encore une fois assurer un support physique et, condition essentielle, empêcher les matériaux de s'assécher. Les objets sont ensuite acheminés dans leur contenant jusqu'au laboratoire archéologique. Une fois que l'archéologue a terminé sa documentation journalière et catalogué les artefacts recueillis, le conservateur-restaurateur de terrain prend la relève.

Le travail de conservation consiste à examiner l'artefact pour obtenir trois types d'information: une description, une documentation des altérations et un diagnostic d'état qui permet de déterminer l'action à poser en attendant que l'objet soit transféré dans un laboratoire de restauration. L'équipement de terrain est forcément limité. Il n'y a pas de binoculaire, de microscope ou d'appareil à rayons X. Cependant, le conservateur-restaurateur, dans son atelier de fortune, est mieux placé que l'archéologue sous l'eau pour examiner les artefacts. Tous les objets provenant de la fouille du *Elizabeth & Mary* ont reçu les mêmes soins, de la simple balle de plomb

au fusil composite. Plus de 4000 fiches ont été rédigées à l'été 1996 et 1997.

La documentation de terrain permet d'obtenir une image d'un artefact à un moment précis dans le temps, soit juste après son exhumation. Les dommages subis lors du naufrage sont distingués de ceux occasionnés par le séjour en mer ou lors de la fouille, du prélèvement ou du transport au laboratoire. Au fil des mois, on note aussi la vitesse d'altération des artefacts. Cette documentation circule avec l'objet, du terrain jusqu'au laboratoire. On y ajoutera toute remarque faite dans le temps et la description des traitements de conservation appliqués. Croquis, photographies et descriptions servent en parallèle au travail des

archéologues et des chercheurs en culture matérielle.

RÉACTIONS EN CHAÎNE

Somme toute, après plus de 300 ans dans des eaux peu profondes, les artefacts du *Elizabeth & Mary* avaient bien résisté au temps. Les exemples les plus remarquables sont une pipe trouvée avec son contenu de tabac, des cartouches de papier et un fragment de ruban en soie. Tout laisse croire qu'après les affres du naufrage qui ont brisé les fusils, tordu les cuillères en étain et mis en morceaux les céramiques et les verres, l'épave s'est rapidement recouverte d'un épais manteau de sable. Les plongeurs s'étonnaient de découvrir des fragments de verre translucides comme s'ils



BERGERON GAGNON INC.

CONSULTANTS EN PATRIMOINE ET EN INGÉNIERIE CULTURELS

Aux portes du XXI^e siècle

Le patrimoine est au cœur des enjeux du nouveau

paysage culturel. Sa gestion et sa mise en valeur sont désormais considérées comme des outils essentiels au développement local et régional.



PHOTO: BENOIT

Patrimoine bâti et aménagement du territoire
Patrimoine industriel
Muséologie
Communication



105, côte de la Montagne
Bureau 100
Québec (Québec)
G1K 4E4

Tél.: (418) 694-0016
Télééc.: (418) 694-1505

bgcultur@globetrotter.qc.ca



La radiographie d'une fusée (poignée) d'épée ne permettait pas de voir que le fourreau en bois était recouvert de cuir. En effet, les textiles, les verres, les cuirs et même les gros cordages laissent passer les rayons X sans laisser de trace visuelle sur la pellicule.

Photo: Michel Élie



L'épée après traitement. Il s'agit d'une magnifique fusée d'épée en argent tressé sur une âme en bois. Il a été difficile de dégager les fragments de la garde, cette fine pièce de métal ayant entièrement laissé place à la concrétion. Malgré tout, les éléments de décor sont visibles sous certains angles et les chercheurs en culture matérielle peuvent identifier le style de l'épée et le statut social de son propriétaire.

Photo: Jean Blanchet



Malgré trois siècles d'immersion en eau salée, ce fin ruban de soie a été préservé.

Photo: Jean Blanchet

L'ÉPAVE DÉVOILÉE

Jusqu'au 9 septembre 2001, l'exposition *1690, L'attaque de Québec... Une épave raconte*, sera de passage au Musée de Sept-Îles. Cette exposition itinérante a été réalisée par Pointe-à-Callière, le musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.

Le journal du sauvetage de l'épave du *Elizabeth & Mary* et le journal des recherches en laboratoire sont accessibles sur Internet à l'adresse www.mcc.gouv.qc.ca/phips

dataient d'hier. Mais quelques jours après leur exhumation, les matériaux avaient déjà commencé à se dégrader à cause de l'oxygène à nouveau disponible en très grande concentration. Les métaux se sont mis à se corroder, des moisissures sont apparues sur des matériaux organiques. Le bois gorgé d'eau semblait sain, mais sa structure se serait affaïssée et il se serait gauchi s'il s'était asséché le moindre moment. Les céramiques non dessalées se seraient couvertes de cristaux et auraient écaillé au séchage. C'est pourquoi tous les artefacts devaient être conservés dans l'eau jusqu'à leur prise en charge par un restaurateur.

Le conservateur-restaurateur sur le terrain s'occupe précisément de ces phénomènes. Il travaille à les amoindrir et à les stabiliser. Et la tâche n'est pas de tout repos... Un jour, il doit examiner 250 petits objets faciles à stabiliser, tout en surveillant ceux de la veille qui sont toujours instables, et voilà que lui arrive une grosse masse de concrétion contenant une marmite. Tout le travail habituel est bouleversé. Un bassin doit être préparé pour ne pas mêler les fragments qui risquent de se détacher et de se mêler à d'autres artefacts. L'objet doit ensuite être emballé puis placé dans un lieu où il pourra rester entièrement immergé. Les artefacts des plus menus aux plus encombrants ont ainsi été documentés et entourés d'attentions particulières.

Pourquoi tout ce travail alors que le *Elizabeth & Mary* se conservait si bien dans son lieu d'enfouissement? La réponse est simple. Une tempête avait mis le site en péril en 1994. En d'autres circonstances peut-être aurait-il été préférable de laisser l'épave dans ses eaux froides, peu oxygénées et de créer un parc subaquatique autour de celle-ci. L'idéal aurait été de préserver l'épave sur place pour permettre l'accès au site, informer les gens, les sensibiliser à la protection du patrimoine submergé et partager les résultats des recherches. Encore à l'étape d'ébauche, un projet élaboré par le ministère de la Culture et des Communications et le GPVSM permettrait aux plongeurs qui ont participé au sauvetage du *Elizabeth & Mary* de visiter des groupes d'élèves afin de leur raconter l'aventure qu'ils ont vécue. Entre-temps, le traitement des concrétions continue au Centre de conservation du Québec. Il faudra encore des années avant de mettre au jour tout ce qui se cache dans les concrétions. Les radiographies révèlent que des outils y sont enfermés: hachettes, herminettes, ciseaux à bois ou à pierre. Mais les radiographies ne dévoilent pas tout, elles nous font rêver...

Kateri Morin est conservatrice-restauratrice au Centre de conservation du Québec.